LA PLÉIADE BALLADES, FABLIAUX, NOUVELLES ET LÉGENDES: LE...

Ernst T. A. Hoffmann, Gino Doria



E. T. A. HOFFMANN.

Le Conseiller

KRESPEL

TRADUIT DE L'ALLEMAND PAR

M. E. DE LA BÉDOLLIERRE.



PARIS,
L. CURMER,
RUE DE RICHELIEU, 49, AU PREMIER.

M DCCC XLI.



J'ai connu un homme que son originalité faisait considérer comme un fou par la plupart de ses compatriotes, quoique personne n'eût peut-être moins de dispositions que lui à la vé-

ritable folie. La première fois que je le rencontrai, il excita mon hilarité; quand je le retrouvai, sa pénible situation me causa une poignante douleur. Je vous montrerai sa raison altérée par la mélancolie, et sa mélancolie dégénérant en délire. Peut-être trouverez-vous que, dans mon récit, il est trop souvent question de musique, mais du moins l'on ne pourra me reprocher d'avoir altéré la vérité de cette histoire, en me laissant entraîner aux caprices de mon imagination.

LE CONSEILLER KRESPEL.



L'HOMME dont je veux vous entretenir n'est autre que le conseiller Krespel, de Halle. Jamais je n'ai vu d'homme plus bizarre que ce conseiller Krespel. Lorsque j'allai m'établir à Halle, un trait de folie des plus singuliers le rendait la fable de toute la ville.

Krespel passait pour habile diplomate et savant jurisconsulte. Un petit prince d'Allemagne l'avait chargé de rédiger un mémoire qui avait pour but de faire valoir, devant la cour impériale, ses droits à certain territoire. Le prince gagna sa cause, et comme Krespel se plaignait de n'avoir pu trouver d'habitation à sa convenance, il s'engagea à faire les frais d'une maison dont le conseiller dirigerait à son gré la construction. Le prince voulait même payer un terrain au choix de Krespel; mais celui-ci

n'accepta pas, et résolut de faire bâtir sa maison dans un beau jardin qu'il possédait aux portes de la ville.

Il acheta tous les matériaux nécessaires, et les fit conduire au lieu qu'il avait fixé. Chaque jour, il s'y trouvait, vêtu d'habits singuliers qu'il avait taillés lui-même, et on le voyait éteindre la chaux, tamiser le sable, entasser symétriquement les moellons. Il n'avait consulté aucun architecte, n'avait adopté aucun plan. Un jour, il se rendit chez un habile maître maçon, et le pria de venir le lendemain au jardin, au lever du soleil, avec un grand nombre d'ouvriers, de compagnons et de manœuvres, afin de commencer l'édifice.

Naturellement le maître maçon demanda à voir le plan ; mais, à sa grande surprise, Krespel lui répondit qu'on pouvait aisément s'en passer, et que tout irait le mieux du monde.

Le lendemain, arrivé avec ses gens au lieu du rendez-vous, le maître maçon vit une enceinte carrée régulièrement formée par un fossé d'une certaine profondeur.

« C'est ici, dit Krespel, que doivent être assis les fondements de ma maison; ayez la bonté d'en élever les quatre murs jusqu'à ce que je vous crie : C'est assez.

— Quoi! interrompit le maître maçon, comme effrayé de l'extravagance de Krespel, prétendez-vous vous passer de portes, de fenêtres, de mur transversal ?

— Faites ce que je vous dis, mon cher, répondit tranquillement Krespel, nous songerons au reste plus tard. »

Il ne fallut rien moins que la perspective d'un salaire considérable pour déterminer le maître maçon à entreprendre cette étrange bâtisse. Jamais édifice ne fut élevé plus gaiement. Il avança au milieu des éclats de rire continuels des ouvriers, qui ne quittèrent point leur travail, parce qu'on leur donna des vivres en abondance. Les quatre murs montèrent avec une incroyable rapidité, jusqu'à ce que Krespel s'écriât : « Arrêtez ! »

Aussitôt le bruit des pioches cessa ; les ouvriers descendirent de leurs échafaudages, et entourèrent Krespel. Leurs physionomies exprimaient une inquiète curiosité, et ils semblaient se demander ce qu'il fallait faire.

« Place, » dit le conseiller.

Il alla à l'une des extrémités du jardin, et marcha lentement vers l'une des faces du mur. Quand il y fut arrivé, il secoua la tête d'un air de mauvaise humeur, courut à un autre bout du jardin, revint au mur, et donna les mêmes signes de mécontentement. Il réitéra plusieurs fois ces allées et venues, puis enfin, il se heurta rudement le nez contre le mur, en s'écriant :

« Accourez, accourez, vous autres ! percez-moi une porte, percez-moi une porte ici. »

Il en donna exactement la hauteur et la largeur en pieds et en pouces, entra dans le carré, et sourit

de plaisir en entendant le maître observer que les quatre murs avaient juste l'élévation d'une belle maison de deux étages. Il se promena tout pensif dans l'intérieur du bâtiment, et derrière lui se tenaient les maçons munis de pioches et de marteaux.

« Ici une fenêtre de six pieds sur quatre! là un jour de trois pieds sur deux, » s'écriait Krespel, et les ouvertures demandées étaient percées à l'instant.

Ce fut pendant cette opération que j'arrivai à Halle. C'était un curieux spectacle : des groupes de badauds entouraient le jardin, et chaque fois que les pierres tombaient, et qu'on voyait paraître une fenêtre inattendue, de grands cris d'allégresse ébranlaient les airs.

Krespel agit de même pour toutes les constructions nécessaires à l'achèvement de sa maison, que l'on termina d'après ses indications spontanées.

L'entreprise parut moins ridicule à sa conclusion qu'à son début, et la générosité de Krespel, qui à la vérité ne lui coûtait rien, maintint les ouvriers en bonne humeur. Ils parvinrent à lever les difficultés qui provenaient de cette singulière manière de bâtir, et obtinrent bientôt une maison complète. L'extérieur en offrait l'aspect le plus bizarre, aucune fenêtre ne ressemblant à l'autre; mais la disposition des appartements causait une satisfaction toute particulière. C'est ce qu'affirmèrent les personnes admises à les visiter, et, plus tard, Krespel me mit à même de m'en assurer par mes propres yeux.

Je ne lui avais pas encore parlé. Sa maison l'oc-

cupait tellement, qu'il n'allait plus dîner chez le professeur Muller, comme il avait l'habitude de le faire tous les mardis. Il avait répondu à l'invitation expresse de Muller, en lui annonçant l'intention formelle de ne pas sortir avant d'avoir pendu la crémaillère. Ses amis et connaissances comptaient qu'un grand repas signalerait l'inauguration du nouveau domicile, mais Krespel n'invita que le maître maçon, avec les ouvriers, les compagnons et les manœuvres. Il les régala des mets les plus recherchés. Les maçons dévorèrent sans cérémonie des pâtés de perdrix ; les menuisiers rabotèrent avec leurs dents des faisans rôtis, et les manœuvres affamés manœuvrèrent à merveille en dépeçant des poulets fricassés aux truffes. Le soir, il y eut grand bal, auquel assistèrent les femmes et les filles des convives. Krespel valsa avec les femmes des maîtres, puis s'assit à côté des musiciens, prit un violon, et dirigea l'orchestre jusqu'au jour.

Cette fête rendit Krespel populaire. Le mardi suivant, à ma vive satisfaction, je le rencontrai chez le professeur Muller. On ne peut se figurer rien de plus original que la manière d'être de Krespel. Gauche et lourd dans ses mouvements, il semblait toujours prêt à se heurter contre un meuble, à briser quelque porcelaine ; mais la maîtresse de la maison le connaissait, et elle n'eut l'air aucunement effrayé de le voir tourner à grands pas autour d'une table chargée de tasses précieuses, toucher à une grande glace qui descendait jusqu'à terre, et même prendre un ma-

gnifique vase supérieurement peint, et le faire voltiger en l'air pour en apprécier les reflets.

Avant le dîner, Krespel passa en revue tout ce qui se trouvait chez le professeur, monta sur un fauteuil pour décrocher un tableau, qu'il remit ensuite en place; il parla beaucoup et avec vivacité; tantôt, et surtout pendant le repas, il sautait sans transition d'un sujet à un autre, tantôt il poursuivait la même idée, la reprenait sans cesse, tombait dans d'étranges divagations, et ne pouvait parvenir à ressaisir le fil de ses pensées avant qu'un autre objet les lui fît complétement oublier. Sa voix était parfois rauque et perçante, parfois sourde et psalmodique, mais jamais en harmonie avec ses paroles.

Il fut question de musique; on vanta les talents d'un nouveau compositeur. Krespel sourit, et dit de son ton sourd et psalmodique : « Que le diable emporte cet infâme croque-notes à dix mille toises au fond des enfers! »

Puis il reprit avec violence et d'un air farouche : « Quant à elle, c'est un ange du ciel; ses accords sont purs comme les hymnes adressées à Dieu! c'est la lumière, c'est l'étoile de tous les chants! »

Et les larmes lui vinrent aux yeux. Il fallut se souvenir qu'une heure auparavant on avait parlé d'une célèbre cantatrice.

On servit un rôti de lièvre. Je remarquai que Krespel ôtait avec soin la viande des os qui étaient sur son assiette, et demandait avec instance les pattes du lièvre. La petite fille du professeur, âgée de cinq

ans, les lui apporta avec un sourire amical, Pendant le dîner, les enfants avaient regardé le conseiller d'un air d'intelligence; mais en ce moment ils se levèrent d'un commun accord, et s'approchèrent de lui, en s'en tenant toutefois à une distance respectueuse de trois pas.

« Que va-t-il faire? me dis-je à moi-même. » Au dessert, Krespel tira de sa poche une boîte où se trouvait un petit tour en acier. Il le vissa à la table, et se mit à tourner les os du lièvre avec autant d'adresse que de célérité. Il en fabriqua une foule de boîtes, de tabatières, de billes d'une extrême petitesse, et que les enfants reçurent avec des transports de joie.



« Que devient notre Antonie, mon cher conseiller? demanda la nièce du professeur au moment où on se levait de table.

Krespel eut l'air d'un homme qui vient de mordre une orange amère, et veut feindre d'avoir eu le palais agréablement impressionné. Bientôt ses traits se contractèrent et prirent l'expression d'une ironie affreuse et qui me sembla presque satanique.

« Notre... notre Antonie, » dit-il, de sa voix rauque et perçante.

M. Muller se hâta d'intervenir. Dans le coup d'œil de reproche qu'il lança à sa nièce, je lus que celle-ci venait de toucher Krespel par un point sensible.

« Où en êtes-vous avec les violons? » dit gaiement M. Muller, en prenant le conseiller par les deux mains.

La figure de Krespel se dérida, et il répondit sur un autre ton :

« Ça va à merveille, professeur ; c'est aujourd'hui seulement que j'ai ouvert le fameux violon d'Amati, dont je vous ai déjà parlé, et qu'un heureux hasard a fait tomber entre mes mains. J'espère qu'Antonie aura achevé de le démonter avec soin.

— Antonie est une bonne fille, dit le professeur.

— Oui, en vérité, » s'écria Krespel.

Et se retournant brusquement, il prit son chapeau et sa canne, et sortit avec précipitation. Je vis dans la glace que de grosses larmes lui roulaient dans les yeux.

Dès que le conseiller fut parti, je priai le profes-

seur de me dire ce que c'était que ces violons, et surtout quelle était la position d'Antonie.

« Ah ! me dit M. Muller, comme Krespel est en toutes choses un homme très-original, il a la manie de faire des violons.

— De faire des violons ! m'écriai-je tout étonné.

— Oui, continua le professeur, et au dire des connaisseurs, Krespel est le meilleur fabricant de violons de notre époque. Autrefois, lorsqu'il avait réussi dans la confection d'un instrument, il en laissait jouer à d'autres; mais depuis quelque temps il a changé d'idée. Quand il a terminé un violon, il en joue lui-même pendant une heure ou deux, avec une expression entraînante et une grande supériorité ; puis il le suspend auprès des autres, n'y touche plus, et ne souffre pas qu'on y touche. Y a-t-il dans quelque boutique un violon d'un vieux maître, Krespel le découvre, et se le procure à n'importe quel prix. Il n'en joue qu'une seule fois, le démonte ensuite pour en examiner la structure intérieure, et s'il n'y trouve pas ce qu'il s'attendait à y voir, il en jette avec humeur les morceaux dans une grande caisse déjà remplie de violons démontés.

— Mais quels rapports a-t-il avec Antonie?

— Des rapports qui me le rendraient odieux, si je ne connaissais sa sensibilité et son bon naturel, si je n'étais convaincu que sa conduite est motivée par un inexplicable mystère. Il y a quelques années, lorsque le conseiller vint s'établir à Halle, il vivait en anachorète avec une vieille femme de ménage,

dans une sombre maison de la rue de Glaucha. Bientôt sa singularité éveilla la curiosité des voisins. Il s'en aperçut, et ne tarda pas à se lier avec différentes personnes. Chez toutes comme chez moi, on s'accoutuma si bien à ses façons, qu'il devint indispensable. Malgré ses manières peu prévenantes, les enfants même le prirent en affection, sans cependant lui devenir à charge : car à leur tendresse pour lui se joignit toujours une sorte de respect qui le garantit de toute importunité. Vous avez vu aujourd'hui par quels talents il se concilie l'amitié des enfants.

« Nous l'avions pris pour un vieux garçon, et il n'avait pas cherché à nous dissuader. Après avoir séjourné quelque temps en cette ville, il s'absenta pour aller on ne sait où, et revint au bout de plusieurs mois. Le lendemain de son retour, ses fenêtres furent éclairées d'une manière inusitée, et qui attira l'attention des voisins. Bientôt on entendit une merveilleuse voix de femme, et l'accompagnement d'un piano. Puis les sons d'un violon montèrent en même temps que la voix, et semblèrent lutter d'énergie avec elle : on reconnut tout de suite la manière de jouer du conseiller. Je me glissai dans un groupe qui s'était formé devant la maison pour entendre cet étonnant concert, et, je dois l'avouer, la voix pénétrante et expressive de l'inconnue me parut supérieure à celle des meilleures cantatrices. Ce fut pour moi une révélation musicale que ces notes longtemps soutenues, ces roulades de rossi-

gnol qui montaient et descendaient tous les degrés de l'échelle chromatique, ces sons élevés jusqu'au diapason de l'orgue pour revenir graduellement au pianissimo. Tous les auditeurs étaient dans l'extase, et, lorsque la cantatrice se tut, de muets soupirs se firent entendre.

« Il était déjà minuit, quand tout à coup le conseiller éleva la voix avec violence. Une autre voix d'homme parut lui adresser de vives représentations, et une femme articula des plaintes vagues et entrecoupées. Les cris du conseiller devinrent de plus en plus éclatants, et finirent par prendre cet accent lent et psalmodique que vous lui connaissez. Un cri terrible de la jeune fille l'interrompit; puis il y eut un silence de mort, et l'on entendit descendre rapidement l'escalier. Un jeune homme sortit en sanglotant, se jeta dans une chaise de poste qui était près de là, et s'éloigna immédiatement.

« Le lendemain, le conseiller était calme et impassible. Personne n'eut le courage de l'interroger sur ce qui s'était passé la veille; mais on fit quelques questions à la vieille femme de ménage. Elle répondit que le conseiller avait amené avec lui une belle jeune fille appelée Antonie, et que c'était elle qui avait chanté avec tant d'art; qu'il était venu aussi un jeune homme; qu'il se montrait plein d'empressement pour Antonie, dont il devait être l'époux; mais qu'il avait été obligé de partir de suite, parce que le conseiller l'avait absolument exigé.

« On ignore encore les rapports d'Antonie avec

le conseiller; mais il est certain qu'il traite la pauvre enfant avec la plus odieuse tyrannie. Il la surveille comme Bartholo surveillait Rosine; il lui permet à peine de se montrer à la fenêtre. Si, cédant à de vives instances, il la mène en société, il l'épie sans cesse avec des yeux d'Argus, ne souffre jamais qu'on fasse entendre devant elle une seule note de musique, et, au dehors ou chez elle, lui défend expressément de chanter. La voix d'Antonie est devenue pour le public une vague illusion, et l'opinion s'est accréditée que c'est une céleste merveille. C'est au point que des gens qui ne l'ont jamais entendue, assistant au début de quelque cantatrice, s'écrient avec humeur : « Qu'est-ce que ce glapissement insupportable? Il n'y a qu'Antonie qui sache chanter. »

Comme le fantastique exerce sur mon âme une invincible fascination, le récit du professeur m'inspira naturellement un violent désir de connaître Antonie. J'avais souvent entendu faire l'éloge de son chant; mais j'ignorais que cette charmante fille se trouvât à Halle, retenue captive par ce fou de Krespel, et comme maîtrisée par les sortiléges d'un perfide magicien. Avec ces prédispositions, il est tout simple que, la nuit suivante, j'aie entendu en rêve le chant merveilleux d'Antonie. Elle me conjurait, par un ravissant adagio que je me figurais avoir composé moi-même, de l'arracher à son bourreau. Je résolus bientôt de pénétrer dans la maison de Krespel, comme Astolphe dans le palais enchanté d'Al-

cine, pour délivrer la reine du chant d'une honteuse et pénible captivité.

Tout se passa autrement que je ne l'avais prévu. A peine eus-je vu le conseiller deux ou trois fois, et lui eus-je parlé avec enthousiasme de la fabrication des violons, qu'il m'engagea à aller lui rendre visite. Je répondis à l'invitation, et il me montra tous ses trésors en violons. Il y en avait au moins une trentaine, suspendus dans un cabinet, et, au milieu d'eux, on en distinguait un qui portait tous les caractères de l'antiquité, une tête de lion sculptée, etc.; surmonté d'une couronne de fleurs, et accroché plus haut que les autres, il semblait les dominer en souverain.



« Ce violon, me dit Krespel, est un chef-d'œuvre d'un maître inconnu, probablement contemporain de Tartini. Je suis convaincu qu'il y a dans sa structure intérieure quelque particularité remarquable, et qu'en le démontant, je découvrirai un secret que je cherche depuis longtemps. Moquez-vous de moi si vous voulez ; mais cet objet inanimé, auquel je communique le son et la vie, me parle souvent comme spontanément et d'une manière étrange. La première fois que j'en jouai, il me sembla que mon talent se réduisait à celui d'un magnétiseur qui met un somnambule en mouvement, et lui fait exprimer ses pensées par la parole. Ne croyez pas que je sois assez fou pour m'arrêter à de pareilles chimères ; mais, je ne sais pourquoi, je n'ai jamais eu le courage de mettre en pièces cette machine sans idées et sans vie. Je m'applaudis aujourd'hui de ne l'avoir pas fait ; car, depuis qu'Antonie est ici, je lui joue quelquefois de ce violon, et elle m'entend avec beaucoup de plaisir.... beaucoup de plaisir. »

Le conseiller prononça ces paroles avec une émotion visible, qui m'encouragea à lui dire : « O mon cher monsieur Krespel, ne voudriez-vous pas en jouer en ma présence ? »

Il fit sa grimace aigre douce, et dit de sa voix sourde et psalmodique : « Non, mon cher monsieur l'étudiant. »

Il n'en fut plus question. Je fus encore obligé, pour lui complaire, de passer en revue grand nombre de raretés, la plupart puériles. Enfin il tira d'une pe-

tite boîte un papier plié qu'il me mit dans la main. « Vous êtes un ami des beaux-arts, me dit-il d'un ton solennel ; acceptez ce présent comme un souvenir précieux, et qui devra toujours vous être cher. »

Là-dessus il me poussa très-doucement par les épaules, du côté de la porte, et m'embrassa sur le seuil. C'était évidemment une manière symbolique de m'éconduire.

Lorsque j'ouvris le papier, j'y trouvai un morceau de chanterelle, long d'environ un huitième de pouce, avec cette note :

Morceau de la chanterelle
Dont Stamitz monta son violon
Lors de son dernier concert.

La façon assez brutale dont Krespel me congédia lorsque que je lui parlai d'Antonie m'avait ôté tout espoir de la voir ; mais, la seconde fois que je retournai chez lui, je trouvai Antonie dans la chambre du conseiller, l'aidant à monter un violon.

Au premier abord, l'extérieur d'Antonie ne produisait pas une vive impression ; mais bientôt on ne pouvait détacher les regards de dessus ses yeux bleus, ses jolies lèvres roses, sa tournure délicate et distinguée. Elle était très-pâle ; mais si elle entendait un mot piquant et spirituel, elle souriait doucement, et ses joues se couvraient d'un brûlant incarnat, qui se décolorait graduellement et devenait d'une teinte rose.

Je causai sans contrainte avec Antonie, et ne remarquai nullement ces regards d'Argus dont le professeur m'avait parlé. La conduite de Krespel n'eut rien d'extraordinaire, et il parut même trouver bon que j'eusse lié conversation avec Antonie.

Je réitérai mes visites. Nous nous habituâmes par degrés les uns aux autres, et nous trouvions dans notre petit cercle des plaisirs vifs et sans cesse renouvelés. Malgré ses bizarreries, le conseiller était très-amusant; mais c'était principalement Antonie qui m'attirait par un charme irrésistible, et me faisait supporter des désagréments capables de mettre ma patience à l'épreuve. En effet, avec ces idées originales et excentriques, Krespel était parfois ennuyeux et insipide; mais ce qui me contrariait au dernier point, c'était de voir Krespel interrompre brusquement la conversation, sitôt qu'elle tombait sur la musique, et surtout sur le chant. Il prenait alors son inflexion de voix sourde et psalmodique, et, d'un air diabolique, il mettait sur le tapis un sujet tout différent, et souvent des plus vulgaires. A la tristesse que je lisais dans les yeux d'Antonie, je devinais qu'il se proposait de m'empêcher d'inviter la jeune fille à chanter. Je tins ferme; mes désirs furent irrités par les obstacles que Krespel m'opposait. Des rêves et des espérances ne me suffisaient pas; je voulais entendre chanter Antonie.

Un soir donc, le conseiller était d'une excellente humeur. Il avait démonté un vieux violon de Crémone, et en avait trouvé l'âme placée une demi-

ligne plus obliquement que de coutume, découverte importante et précieuse pour la pratique. A force de parler de la véritable manière de jouer du violon, je parvins à échauffer Krespel. Il me dit que les vieux maîtres composaient pour des chanteurs vraiment dignes de ce nom ; et je lui fis observer que maintenant le chant se réglait sur le jeu disgracieux des instrumentistes.

Je me levai brusquement, je courus au piano et l'ouvris avec pétulance.

« Quoi de plus absurde, m'écriai-je, que cette bizarre méthode, moins semblable à de la musique qu'au bruit que font des pois secs en tombant à terre? »

Et, frappant quelques accords sans harmonie, je chantai plusieurs de ces airs modernes qui vont et viennent par saccades, et ronflent comme une toupie d'Allemagne. Krespel étouffait de rire.

« Ah! ah! s'écria-t-il, il me semble entendre nos Allemands italianisés, ou nos Italiens germanisés, exécuter un air de Puccita, de Portogallo, ou de tout autre de ces maîtres de chapelle qui sont esclaves des premiers ténors. »

Je jugeai l'occasion favorable.

« N'est-ce pas, dis-je en me tournant vers la jeune fille, n'est-ce pas qu'Antonie est étrangère à cette méthode barbare? »

En même temps j'entamai un air charmant et plein d'âme du vieux Leonardo Leo. Les joues d'Antonie se colorèrent; un feu céleste brilla dans ses

yeux ranimés ; elle ouvrit les lèvres ; mais, au même instant, Krespel la repoussa, me saisit par les épaules, et s'écria de sa voix rauque et perçante :

« Mon petit ami ! mon petit ami ! mon petit ami !.. »

Puis il continua d'un ton sourd et psalmodique, en me prenant la main, et avec un air de politesse extrême :

« Au fait, mon très-respectable monsieur l'étudiant, je manquerais à toute espèce de convenance, si je vous exprimais hautement le désir qu'ici même et sur l'heure, Satan de ses griffes ardentes vous rompît délicatement la nuque, et vous expédiât d'une manière sûre et prompte à la fois. Ainsi n'en parlons point. Mais, convenez-en avec moi, il fait sombre, les réverbères ne sont point allumés aujourd'hui, et, si vous ne retourniez tranquillement chez vous, vous vous exposeriez à endommager votre chère carcasse, quand même je ne vous jetterais pas du haut en bas de l'escalier. Allez en paix, conservez un bon souvenir de votre véritable ami ; il est possible.... comprenez-vous bien? que sa porte vous soit à jamais fermée. »

A ces mots il m'embrassa, se retourna en m'étreignant les bras avec force, de manière à m'empêcher de voir Antonie, et me mit lentement dehors.

J'aurais dû lui donner une paire de soufflets, mais ma position me l'interdisait. Lorsque je contai mon aventure à M. Muller, il se moqua de moi, et m'assura que j'étais à jamais brouillé avec Krespel. Quant à jouer le rôle de troubadour langoureux, à me

mettre en faction sous les fenêtres comme un aventurier, Antonie m'était trop chère pour cela, je pourrais même dire trop sacrée.

Je quittai Halle, le cœur déchiré; mais, comme c'est l'ordinaire, les vives couleurs de cette image fantastique s'effacèrent peu à peu de mon esprit. Toutefois Antonie, et son chant que je n'avais jamais entendu, brillaient d'une douce lueur au fond de mon âme, et y répandaient un sentiment tendre et consolant.

Il y avait deux ans que j'étais établi à Berlin, lorsque j'entrepris un voyage dans le sud de l'Allemagne. Un soir, les tours de Halle s'élevèrent, à mes yeux, dans les vapeurs du crépuscule. En approchant, j'éprouvai une anxiété indéfinissable et de la nature la plus pénible. J'avais sur la poitrine un poids qui m'empêchait de respirer; je fus obligé de descendre de voiture; mais mon oppression augmenta, et des souffrances physiques suivirent mes angoisses morales.

Un instant après, il me sembla entendre monter dans les airs les accords d'un chœur majestueux; les sons devinrent plus distincts : je reconnus des voix d'hommes qui chantaient un hymne religieux.

« Qu'est-ce que cela? qu'est-ce que cela? » m'écriai-je, comme si un fer rouge m'eût transpercé la poitrine.

— Ne le voyez-vous pas? répondit le postillon qui marchait à mes côtés, on enterre quelqu'un là-bas. »

En effet, nous étions à peu de distance du cime-

tière. J'aperçus un cercle d'hommes vêtus de deuil autour d'une fosse qu'on allait combler; les larmes me vinrent aux yeux; il me semblait qu'on enterrait là tous les plaisirs, tout le bonheur de ma vie!



Je descendis rapidement la côte, et perdis de vue le cimetière. Le chœur cessa, et, non loin des portes de la ville, je vis plusieurs personnes qui revenaient de l'enterrement. M. Muller et sa nièce, tous deux en deuil, passèrent auprès de moi sans me remarquer. La nièce avait son mouchoir sur les yeux, et sanglotait amèrement.

Je n'eus pas la force d'entrer dans la ville. J'envoyai mon domestique avec la voiture à l'hôtel où je descendais habituellement, et je me dirigeai vers les

jardins du faubourg, pour me débarrasser d'un malaise qui n'avait peut-être que des causes physiques, telles que les secousses et l'échauffement du voyage. Arrivé à une allée qui aboutissait à un pavillon d'agrément, je fus témoin d'un étrange spectacle. Le conseiller Krespel, conduit par deux employés des pompes funèbres, cherchait à leur échapper en faisant les bonds les plus singuliers. Il portait, comme de coutume, l'habit gris qu'il avait taillé de ses propres mains; seulement un très-long crêpe, qui voltigeait au gré du vent, pendait de son petit chapeau à trois cornes, qu'il s'était martialement enfoncé sur l'oreille droite. Il avait autour du corps un ceinturon auquel il avait passé un archet en guise d'épée.

Un froid glacial me parcourut les membres

« Il est fou! » me dis-je en le suivant.

Les deux employés le conduisirent à sa porte. Là, il les embrassa en riant aux éclats, et ils le quittèrent. J'étais tout près de lui; ses regards tombèrent sur moi. Il m'examina longtemps d'un œil fixe, puis s'écria de son ton sourd et psalmodique.

« Soyez le bienvenu, monsieur l'étudiant; vous aussi, vous me comprenez. »

En disant ces mots, il me prit par le bras, m'entraîna dans la maison, me fit monter l'escalier et entrer dans la chambre aux violons. Tous étaient recouverts de crêpes; le violon du vieux maître inconnu manquait, et, à la place, était une couronne de cyprès.

Je devinai ce qui était arrivé.

« Antonie! hélas! Antonie! » m'écriai-je avec un accent de désespoir.

Le conseiller demeura auprès de moi, les bras croisés, et comme pétrifié. Je lui montrai la couronne de cyprès.

« Lorsqu'elle mourut, me dit-il d'une voix creuse et solennelle, l'âme de ce violon se rompit avec un effroyable fracas, et la table d'harmonie se déchira. Ce fidèle instrument ne pouvait vivre qu'avec elle et par elle. Il est à côté d'elle dans la bière : il a été enterré avec elle! »

Vivement ému, je me laissai tomber sur une chaise. Le conseiller, de sa voix rauque et perçante, se mit à entonner une chanson des plus gaies. Il était affreux à voir, sautant à cloche-pied dans la chambre. Il avait gardé son chapeau, dont le crêpe flottait en passant sur les violons suspendus au mur. Je ne pus m'empêcher de pousser un cri, lorsque, par un mouvement rapide, ce crêpe effleura ma tête; il me sembla qu'il allait m'entraîner dans l'abîme effrayant et sombre de la folie.

Soudain le conseiller s'arrêta, et me dit de son ton psalmodique :

« Mon petit ami! mon petit ami! pourquoi ces clameurs? As-tu vu l'ange de la mort? il précède toujours le convoi funèbre. »

Il se plaça au milieu de la chambre, arracha l'archet de son ceinturon, le brisa en mille morceaux, et ajouta, en riant aux éclats :

« Enfin la verge de condamnation est rompue sur

ma tête!... Le crois-tu, mon fils?... N'est-ce pas?... Rien! rien!... je suis libre enfin!... Libre! libre!... Ah! ah! je suis libre!... Je ne ferai donc plus de violons!... Ah! ah! plus de violons!... »

Le conseiller chantait ces paroles sur une mélodie d'une effrayante gaieté, en continuant de piétiner dans la chambre. Saisi d'horreur, je voulais sortir; mais il me retint avec force, et reprit tranquillement:

« Restez, monsieur l'étudiant; ne prenez pas pour de la folie ces élans de la douleur mortelle qui me dévore; mais ces malheurs ne m'arrivent que parce que, il y a quelque temps, je me fis une robe de chambre avec laquelle j'avais la prétention d'avoir l'air du Destin ou d'un dieu! »

Krespel, en son affreux délire, tint encore une foule de propos incohérents, et finit par tomber d'épuisement. La vieille femme de ménage accourut à mes cris, et je me vis avec joie rendu à la liberté.

Je ne doutai pas un seul instant que Krespel ne fût devenu fou, mais M. Muller me soutint le contraire.

« Il y a, me dit le professeur, des hommes auxquels la nature ou les circonstances ont retiré l'enveloppe sous laquelle nous pouvons, nous autres, commettre impunément nos folies. Ils ressemblent à ces insectes revêtus d'une peau mince et diaphane, et que le jeu de leurs muscles fait paraître informes, quoique l'harmonie de leurs organes ne tarde pas à se rétablir. Tout ce qui est pensée chez nous devient ac-

tion chez Krespel. L'ironie amère de son esprit, accablé du poids des choses terrestres l'entraîne souvent à de folles démonstrations ; mais sa bizarrerie même est sa sauvegarde contre la folie. Ce qui vient de la terre, il le rend à la terre. Quant à ce qu'il a de divin, il sait le conserver ; je lui crois la tête saine, malgré les preuves d'aliénation mentale qu'il ne cesse de donner. Certes, la mort inattendue d'Antonie l'afflige au dernier point, mais je parie que, dès demain, il reprendra son train de vie ordinaire. »

Cette prédiction fut en partie réalisée. Le lendemain Krespel se montra le même qu'autrefois ; seulement il déclara qu'il ne fabriquerait plus de violons, et qu'il n'en jouerait jamais. J'ai appris plus tard qu'il avait tenu parole.

Les remarques du professeur venaient à l'appui de ma conviction intime. J'étais persuadé que les mystérieux rapports d'Antonie et du conseiller, et même la mort de la jeune fille, étaient autant de crimes irrémissibles qui pesaient lourdement sur la conscience de Krespel. Je ne voulus pas quitter Halle sans lui reprocher le forfait dont je le soupçonnais ; je résolus de le toucher, de l'émouvoir, de lui arracher l'aveu de son infamie. Plus j'y réfléchissais, plus il me semblait évident que Krespel devait être un vil scélérat, et les paroles que je me proposais de lui adresser devenaient de plus en plus insinuantes, de plus en plus incisives, et s'enjolivaient de fleurs de rhétorique.

Ce fut dans ces dispositions que je me rendis chez le conseiller. Je le trouvai riant et calme, occupé à tourner des jouets d'enfants.

Je commençai brusquement mon attaque :

« Comment votre âme peut-elle avoir un moment de tranquillité? disais-je avec chaleur. Le souvenir de votre affreux attentat ne vous ronge-t-il pas comme une morsure de serpent? »

Le conseiller mit son ciseau de côté, et me regarda avec stupéfaction.

« Que voulez-vous dire, mon cher? demanda-t-il. Donnez-vous la peine de vous asseoir. »

Je poursuivis avec une animation toujours croissante. Je l'accusai directement d'avoir tué Antonie, et le menaçai de la vengeance éternelle. J'allai plus loin, et, quoiqu'à peine stagiaire, plein de confiance en mes talents d'avocat, je lui jurai de faire tous mes efforts pour acquérir des preuves de sa culpabilité, et le livrer aux juges d'ici-bas. Je ne fus pas médiocrement déconcerté, lorsqu'après ma péroraison emphatique, le conseiller, sans daigner répondre, me regarda tranquillement, en ayant l'air de m'inviter à continuer. J'essayai de le faire, mais ce que je dis fut si absurde et si décousu que je pris bientôt le parti du silence. Krespel jouissait de mon embarras. Une expression de malice et d'ironie erra d'abord sur sa figure; puis elle prit un aspect sévère.

« Jeune homme! me dit-il d'un ton solennel, tu me prends pour un insensé, pour un frénétique; mais je te le pardonne. Nous sommes tous deux en-

fermés dans la même maison de fous, et la cause de ton mécontentement, c'est que je me crois Dieu le Père, tandis que tu te crois Dieu le Fils. Ma vie t'est complétement étrangère, et elle devait te l'être. Comment donc as-tu la prétention d'y pénétrer et d'en saisir les fils les plus cachés? Elle n'est plus; le secret a cessé. »

Krespel s'interrompit, se leva et fit plusieurs tours dans la chambre. Je me hasardai à lui demander une explication; il me regarda en face, me prit par la main, et me conduisit à la fenêtre, dont il ouvrit les deux battants. Il s'appuya sur les coudes, jeta les yeux sur le jardin, et me raconta l'histoire de sa vie. Lorsqu'il eut fini, je le quittai honteux et attendri.

Voici en peu de mots ce qui concernait Antonie.

Vingt ans auparavant, entraîné par son amour, ou plutôt par sa passion pour les violons, le conseiller avait été chercher et acheter en Italie des violons des meilleurs maîtres. A cette époque il n'en fabriquait pas lui-même, et n'en démontait pas encore. A Venise, il entendit la fameuse cantatrice Angéla, qui brillait alors dans les premiers rôles au théâtre de San-Benedetto. L'enthousiasme de Krespel pour elle fut causé moins par la beauté surhumaine de la signora Angéla, que par les talents qu'elle cultivait avec tant d'éclat. Il chercha à lier connaissance avec elle, et, en dépit de son extérieur peu agréable, il parvint à captiver le cœur d'Angéla, principalement par la manière large et expressive dont il jouait du violon. Au bout de quelques semaines, des relations

intimes amenèrent un mariage qui demeura secret, parce qu'Angéla ne voulait abandonner ni le théâtre ni le nom sous lequel elle était célèbre, et ne se souciait pas d'y ajouter le nom peu euphonique de Krespel.

Le conseiller me décrivit avec la plus comique ironie les tortures que lui infligea la signora Angéla, dès qu'elle fut sa femme. A l'en croire, tout l'entêtement, tout les caprices des *prime donne* étaient réunis dans le petit corps de la cantatrice. Essayait-il d'opposer de la résistance, vite Angéla lui dépêchait des nuées d'*abbati*, de *maestri*, d'*academici*, qui, dans l'ignorance de sa véritable position, voyaient en lui le plus insupportable des amants, et lui reprochaient de ne pas se plier aveuglément aux fantaisies de la signora.

Après une querelle orageuse, Krespel s'était retiré dans la maison de campagne d'Angélina, et oubliait les peines de la journée en jouant différents airs sur un violon de Crémone. Au bout de quelques instants, la signora, qui avait suivi son mari en voiture, entra dans l'appartement. Saisie de velléités sentimentales, elle embrassa le conseiller en lui lançant de langoureuses œillades, et posa sa petite tête sur l'épaule de son mari ; mais celui-ci, égaré dans les hautes régions de ses accords, continua à jouer de manière à ébranler la maison. Par hasard, le bout de son archet toucha un peu rudement la signora, qui, pleine de fureur, fit un saut en arrière.

« *Bestia tedesca!* s'écria-t-elle. » et elle arracha le

violon des mains de Krespel, et le rompit en mille morceaux sur le marbre de la table.

Le conseiller demeura d'abord immobile comme une statue ; puis, comme s'il se fût réveillé d'un songe, il saisit la signora avec une force de géant, et la jeta sans cérémonie par la fenêtre. Il retourna à Venise, sans s'en inquiéter davantage, et se réfugia de Venise en Allemagne.

Ce fut seulement quelque temps après, que ce qu'il avait fait s'éclaircit à ses yeux. Il savait que la fenêtre n'était pas à cinq pieds du sol, et tout lui démontrait qu'il avait été indispensable de jeter la signora par la fenêtre dans les circonstances précitées. Cependant il éprouvait des remords involontaires, d'autant plus que la signora lui avait clairement fait entendre qu'elle était enceinte. Il osait à peine prendre des renseignements, et grande fut sa surprise, quand, au bout de huit mois, il reçut de sa chère épouse une lettre touchante par laquelle elle lui annonçait qu'elle était accouchée d'une charmante petite fille. Sans dire un seul mot du fatal accident, elle conjurait tendrement le *marito amato*, le *padre felicissimo*, de venir en toute hâte à Venise.

Krespel n'en fit rien, mais il demanda des détails à l'un de ses amis intimes. Il apprit que la signora, légère comme un oiseau, était tombée sur un moelleux tapis de verdure, et que sa chute, ou plutôt son vol par la fenêtre, n'avait eu que des suites morales. Depuis cette héroïque action de Krespel, la signora était complétement transformée. Plus de ca-

prices, plus d'idées fantasques, plus d'importunités. Le *maestro* qui composait pour le prochain carnaval était le plus heureux des mortels, car, avant de chanter ses airs, la signora n'exigeait plus les cent mille changements qu'il lui eût fallu faire autrefois subir à son œuvre.

« Il est bon, ajoutait l'ami de Krespel, de taire avec soin la manière dont Angéla a été guérie de ses caprices ; autrement l'on verrait tous les jours des cantatrices voler par les fenêtres. »

Le conseiller, vivement ému, demanda des chevaux et monta en voiture.

« Arrêtez ! s'écria-t-il au moment de partir.

« Quoi ! se dit-il à lui-même, n'est-il pas évident qu'aussitôt que je me montre, le mauvais esprit reprend son empire sur Angéla ? puisque je l'ai déjà jetée par la fenêtre, que ferais-je à présent en pareille occasion ? quel parti me reste-t-il à prendre ? »

Il descendit de voiture, écrivit une lettre bien tendre à sa femme convalescente, lui marqua surtout combien il lui était agréable de la voir fière et heureuse de ce que l'enfant portait comme lui un petit signe derrière l'oreille, et il resta en Allemagne.

La correspondance se poursuivit activement. Assurances d'amours, sollicitations, espérances, plaintes au sujet de l'absence, vœux divers, allaient et venaient de Venise à Halle, et de Halle à Venise.

Enfin Angéla vint en Allemagne, et fit sensation au grand théâtre de Francfort, en qualité de prima donna. Quoiqu'elle ne fût plus de la première jeu-

nesse, elle séduisait le public par le charme irrésistible de sa magnifique voix, qui n'avait rien perdu de sa fraîcheur.

Cependant Antonie grandissait, et sa mère ne se lassait pas d'écrire à Krespel que leur fille promettait d'être une cantatrice de premier mérite. Les amis que Krespel avait à Francfort confirmaient cette assertion, et l'invitaient à venir une seule fois à Francfort, pour y admirer les deux sublimes cantatrices. Ils ne se doutaient pas des liens intimes qui les unissaient toutes deux au conseiller. Krespel aurait volontiers vu sa fille qui, vivante aux yeux de son imagination, lui apparaissait souvent dans ses rêves comme s'il l'eût réellement contemplée ; mais, dès qu'il songeait à sa femme, il éprouvait un invincible malaise, et il demeurait chez lui au milieu de ses violons démontés.

Peut-être avez-vous connu Bernhardt de Francfort, jeune compositeur plein d'avenir, qui disparut on ne sait comment. Eh bien! il devint éperdument amoureux d'Antonie, et demanda à Angéla de consentir à une union que l'art sanctifiait! Antonie répondait sincèrement à cette passion ; sa mère n'avait point d'objections à faire, et, quant au conseiller, ce parti lui convenait d'autant plus que les compositions du jeune maître avaient trouvé grâce devant son jugement sévère.

Krespel s'attendait à recevoir la nouvelle de la célébration du mariage, mais il lui vint à la place une lettre cachetée de noir, dont la suscription était

d'une main étrangère. Le docteur Reinberg annonçait au conseiller qu'à la suite d'un refroidissement gagné au théâtre, Angéla était morte la veille du jour fixé pour le mariage d'Antonie. Angéla avait confié au docteur qu'elle était la femme de Krespel et qu'Antonie était leur fille, et il était du devoir du conseiller de prendre soin de la jeune personne abandonnée.

Quoique Krespel fût péniblement affecté de la mort d'Angéla, il lui sembla qu'il y avait dans son existence un sujet d'embarras de moins, et qu'à partir de ce moment seulement il commençait à respirer. Le jour même il partit pour Francfort. On ne saurait imaginer avec quel entraînement le conseiller me décrivrit sa première entrevue avec Antonie. La singularité même de ses expressions avait une puissance descriptive si étonnante, que je chercherais en vain à la rendre. Antonie, sans avoir hérité des défauts de sa mère, en avait en partage toutes les grâces et tous les charmes.

Bernhardt était présent, et il se concerta avec Antonie pour émouvoir profondément Krespel. Par une attention délicate, elle chanta un des motets du vieux *padre* Martini; elle savait que le conseiller ne cessait, au beau temps de ses amours, de demander cet air à Angéla.

Krespel versa des torrents de larmes; jamais Angéla elle-même n'avait chanté ainsi. Le timbre de la voix d'Antonie avait quelque chose de particulier, tantôt semblable au bruit du vent dans les cordes

de la harpe éolienne, tantôt pareil au gazouillement du rossignol; on eût dit que les sons puissants n'en sortaient pas d'une poitrine humaine. Brûlante d'amour et de bonheur, Antonie chanta à plusieurs reprises les airs les plus ravissants, et Bernhardt joua avec cette inspiration que peut seule donner une ivresse pure. Krespel nageait d'abord dans les délices, puis il devint pensif, silencieux, rêveur. Enfin, il se leva, pressa Antonie contre son sein, et la supplia d'une voix douce et étouffée :

« Si tu m'aimes, dit-il, ne chante plus.... cela m'oppresse.... j'ai peur.... j'ai peur.... ne chante plus!... »

« Non, disait le lendemain Krespel au docteur Reinberg, lorsque, pendant qu'elle chantait, une vive rougeur se concentrait sur ses joues pâles, et y formait un petit point de couleur foncée, ce n'était point une ressemblance de famille... c'était ce que je craignais. »

Depuis le commencement de l'entretien, le docteur montrait une profonde inquiétude.

« Que cela vienne, répondit-il, d'efforts faits prématurément pour chanter, ou d'un vice organique de constitution, Antonie a la poitrine attaquée. C'est précisément ce qui donne à sa voix cette force rare, inouie, je dirai même supérieure à la sphère du chant humain. Mais une mort prochaine la menace; car, si elle continue à chanter, je lui donne au plus un mois à vivre. »

Ces paroles déchirèrent intérieurement le conseil-

ler comme autant de coups de poignard. Il lui semblait qu'un bel arbre, couvert pour la première fois de fleurs épanouies, était condamné à être coupé à sa racine, de manière à n'avoir plus jamais ni fleurs ni verdure. Il révéla tout à Antonie, et la laissa libre de son choix. Il fallait suivre son fiancé, céder aux séductions du monde, à celles de Bernhardt, et mourir bientôt, ou vivre encore de longues années, et assurer à son père, dans la vieillesse, un repos et un bonheur qu'il n'avait jamais ressentis.

Antonie tomba en sanglotant dans les bras de son père; sentant tout ce que les moments qui suivraient auraient de déchirant pour elle, il ne voulut pas en entendre davantage, il s'expliqua avec le fiancé. Mais bien que celui-ci assurât que jamais aucun son ne sortirait des lèvres d'Antonie, le conseiller savait bien que Bernhardt ne résisterait pas à la tentation d'entendre Antonie chanter au moins les airs qu'il composerait. Quant au public musical, si barbare et si égoïste en ce qui intéresse ses jouissances, bien qu'instruit de l'état d'Antonie, pourrait-il se désister de ses prétentions?

Le conseiller disparut de Francfort, et vint à Halle avec Antonie. Bernhardt apprit leur départ avec désespoir, suivit leurs traces, les atteignit, et arriva à Halle en même temps qu'eux.

« Le voir encore une fois et mourir! dit Antonie d'un ton suppliant.

— Mourir! mourir! » s'écria Krespel avec l'accent d'un emportement sauvage.

Un froid glacial lui parcourut les veines. Sa fille, le seul être au monde qui lui fît connaître la joie, qui le réconciliât avec la vie, pensait à s'arracher violemment de ses bras ! N'importe ; il voulut que l'affreux sacrifice fut consommé. Bernhardt fût contraint de se mettre au piano, Antonie chanta, Krespel joua gaiement du violon, jusqu'à ce que le point d'un rouge foncé se montrât sur les joues d'Antonie. Alors il ordonna de cesser ; mais, lorsque Bernhardt prit congé d'Antonie, elle tomba évanouie en poussant un grand cri.

« Je crus, me raconta Krespel, qu'elle était morte comme je l'avais prévu, et, m'étant volontairement exposé au danger, je demeurai tranquille et de sang-froid. Bernhardt, dans sa stupeur, était devenu doux comme un agneau, et avait l'air d'un imbécile ; je le saisis par les épaules, et lui dis (ici le conseiller prit son inflexion de voix sourde et psalmodique) : « Très-honorable maître de piano, puisque vous avez, conformément à vos désirs, assassiné votre chère fiancée, vous pouvez vous en aller tranquillement, à moins que vous ne vouliez attendre que je vous enfonce dans le cœur ce couteau de chasse étincelant. Votre précieux sang contribuerait peut-être à rendre un peu de couleurs à ma fille, qui, comme vous le voyez, est passablement pâle. Sauvez-vous vite, car je me sens tenter de vous lancer un couteau des plus acérés. »

« Sans doute, en disant ces mots j'avais l'air effrayant; car Bernhardt s'arracha de mes mains en

poussant un cri de désespoir, courut à la porte, et se précipita au bas de l'escalier. »

Lorsque Bernhardt fut parti, le conseiller songea à relever Antonie, qui était à terre sans connaissance. Elle ouvrit les yeux en poussant un profond soupir; mais ils parurent se refermer encore pour la dernière fois. Krespel fut saisi d'un inconsolable chagrin. Le médecin, mandé par la femme de ménage, prononça qu'Antonie était gravement indisposée, mais que son état n'avait rien de dangereux; et, en effet, elle se rétablit plus tôt que le conseiller n'avait osé l'espérer. Elle se soumit aux volontés du conseiller avec la plus vive tendresse filiale, alla au-devant de ses goûts, prévint ses pensées et ses bizarres caprices. Elle l'aidait à démonter de vieux violons, et à en fabriquer de neufs.

« Je ne veux plus chanter; mais je vivrai pour toi, » disait-elle souvent en souriant tendrement à son père, lorsqu'on l'avait priée de chanter et qu'elle avait refusé.

Néanmoins le conseiller tâchait, autant que possible, de fuir de pareilles tentations; et de là venaient sa répugnance à la conduire en société, et le soin avec lequel il évitait la musique. Il sympathisait profondément avec les souffrances que devait éprouver Antonie, en renonçant complétement à un art qu'elle avait exercé avec tant de perfection.

Lorsque le conseiller eut acheté et voulut démonter le curieux violon qu'il enterra avec Antonie, elle

le regarda tristement, et lui dit d'un ton doux et suppliant : « Et celui-là aussi? »

Krespel ne put se rendre compte lui-même de la force mystérieuse qui le contraignit à laisser le violon intact et à en jouer. A peine en eut-il tiré quelques sons, qu'Antonie s'écria avec joie :

« Eh! mais, c'est moi!... je chante maintenant. »

En effet, les sons argentins de l'instrument avaient quelque chose de tout particulier, et semblaient partir d'une poitrine humaine.

Krespel fut profondément attendri. Il joua mieux que jamais, et quand, dans les morceaux difficiles, il montait et descendait avec une force et une expres-



sion puissantes, Antonie extasiée disait en battant des mains : « Ah! que j'ai bien rendu ce passage! ah! que j'ai bien rendu ce passage! »

Depuis ce temps, la plus grande tranquillité régna dans leur existence. Souvent Antonie disait à Krespel : « Mon père, je voudrais bien chanter. » Krespel décrochait son violon, jouait les plus jolis airs d'Antonie, et elle était ravie dans le fond de son cœur.

Peu de temps avant mon retour à Halle, le conseiller crut, au milieu de la nuit, entendre jouer du piano dans la chambre voisine. Il reconnut bientôt que c'était Bernhardt qui préludait, et essaya de se lever ; mais il lui semblait avoir un poids sur la poitrine, et être lié avec des bandes de fer. Antonie fit entendre des sons bas et faibles, qui montèrent par degrés jusqu'au plus éclatant *fortissimo*. Puis ces sons étranges se modulèrent en un air touchant que Bernhardt avait composé pour Antonie, dans le style religieux des anciens maîtres.

Krespel disait que la situation où il s'était trouvé était incompréhensible ; car un effroi terrible se mêlait dans son âme à une joie comme il n'en avait jamais ressentie.

Tout à coup une clarté éblouissante l'entoura, et il aperçut Bernhardt et Antonie qui se tenaient embrassés, et se regardaient avec un céleste ravissement. Le chant et l'accompagnement continuèrent sans qu'on vît Antonie chanter, ni Bernhardt toucher du piano. Enfin le conseiller tomba dans une

sorte de ravissement profond, et tout disparut à ses yeux.

Lorsqu'il se réveilla, l'affreuse anxiété produite par ce songe durait encore. Il courut à la chambre d'Antonie. Elle était couchée sur un sofa, les yeux fermés, les traits empreints d'un divin sourire, les mains jointes avec piété, comme endormie et rêvant des béatitudes du ciel....

Mais elle était morte!



ILLUSTRATIONS.

LE

BARON DE GROGZWIG.

4

IMPRIMERIE
SCHNEIDER ET LANGRAND,
rue d'Erfurth, 1.



CH. DICKENS.

LE BARON DE GROGSWIG

Ch. Jacque inv. sculp.

